

Le miracle « héroïque »

PAR NATHALIE BACHAND



▲ Tanya Lukin Linklater

fourchette de poulet qui détermine lequel des deux belligérants remportera la victoire et verra son vœu exaucé. Le y symbolise ici un choix déterminé par le destin et devient simultanément le v de la victoire. À l'instar de ce double signe, Duchesne amorce alors le récit dramatique d'une rupture.

Les fleurs et les chandelles d'une table mise pour un tête-à-tête romantique viendront bientôt s'éclater au mur en une gerbe de verre cassé. Table brisée, chaises éclatées, le couple explose dans une brutalité dévastatrice. Les tableaux se succèdent pour une illustration de la déchirure du corps-couple qui, tout comme le bréchet, sera brutalement scindé en deux. Corde de craie tendue dans le vide qui viendra tracer une ligne de partage sur le visage du performeur. Outils de menuiserie mis en marche et abandonnés à leur frénésie : construction/déconstruction. Les tableaux se succèdent dans un déroulement implacable marqué par le balancier du temps. À intervalle, le regardeur est invité à lever les bras en un y ou un v. Choisit-on vraiment ? Qui sort victorieux de la foire aux couples éclatés ? On bricole sa vie autour d'une bonne table, mais le temps des illusions, le temps irrépressible nous plonge dans une profonde rage impuissante. Tableau d'une beauté cruelle, une lumière diffractée irradie d'un amas de glace qui recouvre le performeur. Pointe d'espoir dans le désordre d'un couple terminé.

L'éternel retour

Dans cette performance sur les joies et les misères de l'amour, Francis O'Shaughnessy propose une série d'actions sur l'ambiguïté des sentiments. Entre la domination et le rejet, entre l'agression et la tendresse, les voies de l'amour sont impénétrables. Mais le désir reste qui ne connaît pas la mesure. Faire rouler des filles au sol et être rejeté par elles. Tirer des verres d'eau, sentir des fleurs, se faire bombarder de carottes, se purifier dans le lait et se couvrir d'or pour reconquérir le monde.

Le public, réparti de part et d'autre de l'espace de jeu, témoigne par sa configuration même de la ligne de faille qui ébranle le sentiment amoureux. Après avoir expié ses fautes, le performeur retourne au combat et choisit une nouvelle partenaire au cœur de la foule. L'entraînant dans la ronde, il l'invite à danser un *slow*, devant un public complice, convié à la noce.

Ce que nous sommes devenus

La construction de cette soirée, réaménagée par l'auteur, peut se lire comme une métaphore qui irait de la création de l'univers physique au microcosme humain embourbé dans son irrépressible quête d'amour. À la majesté du temps suspendu d'Apisuk répond la noblesse de l'homme naturel de Linklater. À l'effritement du couple de Duchesne répond le chaos du désir amoureux d'O'Shaughnessy. Soirée éclectique où l'indétermination se décline selon deux modèles de lecture du monde : d'une part le rituel métaphorique sur la place de l'homme dans l'univers, d'autre part la narration dramatique sur le sentiment amoureux. Indétermination dans le propos et indétermination dans la forme. Une belle soirée dans la logique de l'indéfinition des pratiques artistiques de l'art actuel qui se caractérise comme le lieu de toutes les expressions. ◀

PHOTOS : VALÉRIE LAVOIE

Alain-Martin Richard vit et travaille à Québec. Artiste de la manœuvre et de la performance, il a présenté ses travaux en Amérique du Nord, en Europe et en Asie. Il poursuit un travail de commissaire, de critique et d'essayiste. Il a publié dans de nombreuses revues des articles sur le théâtre, la performance, l'installation et la manœuvre. Membre des ex-collectifs Inter/LeLieu et The Nomads, toujours actif avec Les Causes perdues et Folie/Culture, il propose des productions, telles que *L'atopie textuelle* (2000) et *Le chemin vers Rosa* (2006), qui se déploient souvent sur plusieurs plans de réalité.



▲ Patrice Duchesne



▲ Francis O'Shaughnessy

Kapow : une convention de super-héros est un événement tentaculaire qui s'est graduellement déployé durant près d'un mois. En effet, si au cœur du projet se trouvait « Le grand jeu », une généreuse série de performances empruntant une multiplicité d'allures et de comportements héroïques, *Kapow* se déclinait également en une importante exposition, « Le panthéon du super », présentée dans les salles d'AXENÉO7, une soirée festive et costumée nommée « Le grand bal héroïque de la Filature » ainsi que « La convention super-G », une table ronde afin de discuter, d'approfondir et de *wrapper* toute cette nourriture, véritable festin d'activités.



▲ Mathieu Latulippe alias Super Stoïque



▲ Méric Boudreault alias Post Nuclearboy



▲ Éric Ladouceur alias Capitaine Midas



◀ Michael Caffrey alias Cyberphonic

Derrière cette convention se trouvent trois têtes pensantes. Les commissaires et artistes Mélissa Charest, Thomas Grondin et Éric Ladouceur ont ainsi concocté cet événement-concept sous le couvert du « super » comme adjectif et mot-clé. Il faut savoir que, sur le trio, deux investissent la figure du superhéros de manière récurrente dans leur pratique performative. La troisième tête également, mais de manière plus ponctuelle. Mélissa Charest, ex-Fermières Obsédées, sans nécessairement maintenir de façon soutenue une pratique « héroïque », a néanmoins une sensibilité pour la chose costumée qui l'amène occasionnellement à se commettre incognito. Cette fois-ci, par contre, bien que l'armure bleue de Prête Pas Prête ne laisse aucunement deviner son identité, nous savions tous qui s'appropriait à agir ainsi, *exit* la pratique furtive à *Kapow*. Thomas Grondin, pour sa part, incarne Stincman Pdg depuis maintenant plusieurs années : 1999 a vu naître ce double personnage. Stincman est un véritable capteur de détresse (antennes à l'appui) qui doit compter sur son *alter ego*, Pdg, afin de réussir dans ses mille missions, le domaine de la détresse n'étant pas en reste. Soulignons également que Thomas Grondin est à l'origine de *Fait maison*, un événement-laboratoire de performances fondé en 2005

qui, comme l'indique son nom, a lieu dans des maisons privées. L'événement se déplace, offrant ainsi une diversité de contextes à explorer. Éric Ladouceur, de son côté, se glisse depuis 2001 dans l'attrayant costume (rouge, blanc et orange) d'un Capitaine Midas un peu poseur, mais d'autant plus héroïque dans cette affirmation stoïque de la figure du héros. Des enfants esthètes traînant au parc du Lac-Leamy, lors des Jeux du Québec qui se tenaient à Gatineau et où se déroulait l'essentiel des performances, ont pu l'apprécier à satiété (je m'en porte témoin).

En effet, une part importante de l'événement avait lieu sur les différents sites des Jeux du Québec (en collaboration avec leur comité organisateur). Il s'agissait, pour les performeurs, de s'y intégrer de manière à surprendre un public de passage par une série d'actions plus ou moins orchestrées. Les organisateurs ont dès lors laissé une grande place à la spontanéité, prenant ainsi un risque calculé dans le déroulement des activités héroïques et costumées car, c'est bien connu : trop, parfois, c'est comme pas assez. N'empêche, la prise de risques n'est pas si courante qu'on ne doive la féliciter au détour d'une critique. C'est aussi qu'il y avait beaucoup à gérer lors de cet événement. Déjà, juste au nombre des artistes performeurs présents sur place se trouvaient onze personnes



au total. Onze superhéros, c'est beaucoup. Outre les commissaires-artistes organisateurs (porter ainsi trois chapeaux est en soi héroïque), se trouvaient : Médéric Boudreault alias Post Nuclearboy, sorte d'antihéros d'aluminium hyperactif et radioactif ; Étienne Boulanger alias Agent F aux actions statuaire, suivies de fuites spectaculaires ; Michael Caffrey alias Cyberphonic, un être aux pouvoirs sonores électroniques : robot-héros-Arduino ; Virginie Chrétien alias Super Nini, une ninja de l'univers domestique s'attaquant aux stéréotypes en les retournant contre eux-mêmes (et ils sont puissants, les stéréotypes) ; un duo formé de Hugo Gaudet-Dion et Véronique Guitard alias Pedro Bullseye & Lady Chin-up, destructeurs de la Joconde, icône au règne intemporel dont les jours sont désormais comptés ; Mathieu Latulippe alias Super Stoïque, un être de pierre au regard d'acier capable de déplacer à distance un ballon de football (pure poésie pour le coup) ; Stéphane St-Laurent alias Mégavoix, un héros qui distribue son propre pouvoir, donnant la voix à ceux que l'on n'entend pas ou si peu. Onze super-héros aux ambitions aussi diversifiées qu'inégales, aux différentes visées artistiques, culturelles, familiales, sociales, politiques, philosophiques mais, pour la plupart, habités d'un esprit comico-sympathique absolument infaillible. C'est peut-être là d'ailleurs le dénominateur commun au pouvoir : la force et les formes que peut prendre le biais de l'humour. L'action posée, qu'elle soit teintée d'ironie ou de burlesque, porte en elle une part de drôlerie, qu'on est évidemment tenté de mettre en relation avec les dimensions costumée et théâtrale. Par ailleurs, les superhéros rencontrés dans le cadre de *Kapow* ont pour la plupart un lien de parenté avec la bande dessinée, le dessin animé, le *comic book* de l'enfance et ses personnages plus grands que nature.

Néanmoins, si « comique » est un autre mot-clé à retenir, certaines actions le sont moins et sont initiées dans une perspective critique et un sérieux relatif. À ce titre, « Le panthéon du super » en réservait quelques-unes. Je pense tout particulièrement à la documentation vidéo de l'action de William Pope L., *The Great White Way 2001*, où l'on voit l'artiste, habillé en Superman, parcourir en rampant les 22 milles séparant la Statue de la Liberté de l'extrémité de l'avenue Broadway à New York, abordant ainsi avec intelligence, et non sans un certain humour, la question de l'identité raciale. Mentionnons aussi les costumes tricotés à la main de Mark Newport (de la série *Sweaterman*, 2005) qui, suspendus dans l'espace, évoquent l'ambivalence entre masculin et féminin, l'univers adulte et l'enfance – coquilles vides et molles : superhéros vidés de leur force ou en attente de l'incarner ? *Technologie/Transformation : Wonder Woman* (1978-1979) de Dara Birnbaum – certainement l'une des œuvres vidéo les plus significatives à ce jour, également « instigatrice du *scratch video* » – exemplifie et amplifie, par la mise en boucle de séquences spécifiques, le pouvoir d'indifférenciation et d'évacuation du sens. Sorte de suite logique du travail de Birnbaum, la vidéo *Unruly* (2008) de Shawna Dempsey et Lorri Millan met en scène une fiction documentaire qui retrace « case par case » l'émergence du personnage Super Feminist. Toujours dans le registre de l'incarnation de superhéros, Nathalie Derome, avec la collaboration de Gaétan Nadeau, créait en 2005 les épisodes de *Zap ! Le réel*, également spectacle interdisciplinaire éponyme. À la fois parodie fétichiste et « fantaisie psychanalytique », les superhéros y jouent le rôle de surhommes-surmoi questionnant l'art et sa fonction « méta » sociale. De superhéros à surhomme, il n'y a qu'un pas à franchir pour parvenir à Dieu, et c'est sur l'eau

◀ Thomas Grondin alias Stincman Pdg

qu'il le sera. C'est en quelque sorte la « thèse » que propose Denis Rousseau avec l'installation *La performance* (1982), sorte de dispositif mécano-sculptural qui ironise, sourire en coin, sur le fait qu'aujourd'hui, « il faut performer ». Une deuxième pièce, fragment de l'installation *Ne pas être* (2009), figure vraisemblablement l'organe d'un être inconnu et surhumain – superhéroïque ? Comme on le sait, tout ce qui s'élève court également le risque de tomber, et il faut aussi considérer la chute du héros, ce à quoi s'attache Annie Baillargeon avec l'installation *Heroe Crash* (2010), où la figure héroïque déçue, explosée et décomposée, n'est plus que fragments. Puis *Ze Flags* de Pierre Ayot nous ramène vers une esthétique héritière du pop et de la BD, où le réel et le fictif s'entremêlent dans une confusion colorée 2D/3D. Parlant de confusion, mentionnons pour finir les photographies de Kim Adams. Ces dernières sont issues de l'œuvre sculpturale monumentale *Bruegel-Bosch Bus* (projet s'échelonnant sur dix ans, amorcé vers 1997) où s'entassent dans un formidable chaos une multitude de figurines et de jouets à « l'effigie [entre autres choses] de personnages de *comic books* » sur, autour et à l'intérieur d'une fourgonnette Volkswagen rétrohippie – véritable paysage métaphorique postapocalyptique de notre univers excessif, consumériste, avec critique sociale en sous-titre.

C'est après quatre jours intensément remplis d'activités et de festivités que l'événement s'est terminé par une table ronde – « La convention super-G » – animée par nul autre que Monsieur Marteau alias Marc-Antoine K. Phaneuf. Il faut bien le dire : au lendemain d'un *Kapow* plutôt échevelé, les superhéros avaient déjà tout donné. C'était toutefois sans compter sur Monsieur Marteau qui, quant à lui, avait la forme qu'on lui connaît (!). Cela étant, le *wrap-up* de l'événement ainsi animé et dirigé, à travers notamment une



▲ Stéphane St-Laurent alias MegaVoix



▲ Mélissa Charest alias Prête Pas Prête

série de questions préalablement formulées et spécifiquement adressées, a permis à tous – artistes, organisateurs et autres témoins ou collaborateurs – d'en témoigner sur le vif et différents plans. L'un des premiers constats portait sur le nombre d'artistes performeurs participants qui, rassemblés dans cet espace – sorte d'« agora aux lignes minimalistes » spécialement conçue et réalisée pour l'occasion par David Gour –, le remplissaient presque entièrement. Ce à quoi Thomas Grondin a répondu en soulignant son parti pris pour faire venir l'artiste, entendu que dans le cas de la performance cela tombe plutôt bien. Effectivement, le contact avec la performance et le « vivant », si j'ose m'exprimer ainsi, représente une qualité de rencontre avec l'art complètement autre que celle où l'on se retrouve exclusivement en compagnie d'objets, pas spécialement meilleure, mais pouvant advenir à une échelle humaine, ce qui est loin d'aller de soi, en art actuel ou ailleurs. Puis, plus loin dans l'échange a finalement émergé ce qui pourrait bien être le point le plus significatif et symptomatique de ce qui se joue au revers de la figure de l'artiste comme superhéros, c'est-à-dire qu'elle est nécessairement antihéroïque et qu'elle va donc inévitablement échouer. Qu'est-ce à dire alors ? Que le projet est par définition irréalisable et que c'est cette irréalisation dans son processus même qui est attendue, voire recherchée ? D'accord, l'action héroïque échoue et, artiste ou non, elle échouerait (probablement !) de toute manière. Néanmoins, il s'agit de mettre le public en contact avec quelque chose, et ce, sous un angle direct et inattendu, créant ainsi l'ouverture essentielle au passage de cette « chose ». Ce dont il s'agit n'est peut-être justement que de l'accidentel, de l'inespéré – quelque chose d'informe qui n'est rien d'autre que pur potentiel. Je me plais effectivement à imaginer que le public de passage, lors des actions

performatives de *Kapow*, ait pu y rencontrer des sentiments d'incongruité et de curiosité tels que quelque chose se soit ouvert malgré lui, peut-être même sans s'en rendre compte, ou du moins sans savoir ce dont il pouvait s'agir. De là pourrait advenir, bien plus tard, le possible miracle *héroïque*. ◀ Photos : AXENEO7.

Nathalie Bachand a récemment dirigé un projet de publication pour Elektra, *Angles arts numériques* (2009), comprenant des textes de Daniel Canty, de Vincent Bonin et de Grégory Chatonsky. Elle a également contribué au collectif *Tactiques insolites* : vers une méthodologie de recherche en pratique artistique (2004). Elle détient une maîtrise en arts visuels et a complété une scolarité de doctorat en études et pratiques des arts de l'UQAM. Actuellement impliquée aux conseils d'administration du centre des arts actuels Skol et du CQAM, elle collabore au comité de rédaction de la revue *Inter, art actuel* et est responsable du développement pour Elektra.



▲ Kim Adams, *Bruegel-Bosch Bus* (1997-2010).



▲ Mark Newport, *Sweaterman* (2005).